

Sommaire

Introduction	13
Chapitre 1. Les années de formation	19
L'enfance « alaisienne » (1800-1817)	19
La jeunesse genevoise (1817-1822)	38
L'arrivée à Paris (1822)	59
Chapitre 2. La carrière scientifique – le chimiste	69
Les laboratoires de Dumas	69
La chimie minérale et la chimie organique	74
Les grands textes	88
La création des <i>Annales des sciences naturelles</i>	94
La publication des œuvres de Lavoisier	98
Le « découvreur » des vitamines	104
Le chimiste expert	106
Chapitre 3. La carrière universitaire – Les grandes chaires	127
L'École polytechnique (1824-1838)	127
L'Athénée (1824-1829)	130
L'École centrale des Arts et Manufactures (1829-1851)	131
La chaire « manquée » du Jardin des plantes (1832)	139
La faculté des sciences de la Sorbonne (1832-1852)	140
Le Collège de France (1828 et 1836)	146
La faculté de médecine de Paris (1838-1852)	148
Le Conseil supérieur de l'Instruction publique et la réforme de l'enseignement scientifique	152

Chapitre 4. La carrière académique	159
L'Académie des sciences	159
Les commissions de l'Académie des sciences	166
L'Académicien dans la tourmente : le siège de Paris et la Commune (1870-1871)	190
L'Académie française	196
L'Académie de médecine	201
Chapitre 5. Dumas et la politique	205
Les députations manquées	207
Le député du Nord	212
Le ministre de l'Agriculture et du Commerce	218
Le sénateur du Gard	235
Chapitre 6. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale	245
La conquête de la présidence	245
Brevets d'invention	254
La Société de secours des amis des sciences	256
La Société de protection des apprentis	260
Chapitre 7. Le président du conseil municipal de Paris	263
Eau potable et eaux usées	264
L'éclairage de la ville	269
Les écoles de dessin	271
Bains et lavoirs publics	273
Le bilan d'une décade	276
Chapitre 8. La parole et l'écrit	279
Chapitre 9. Une fin bien douce	285

Chapitre 10. Lauriers « anthumes » et gloire posthume	293
Le courtisan et sa fortune	293
La rue Dumas à Alès	301
La rue Dumas à Paris	302
La statue à Alès	302
Des bustes ici et là	308
Etc., etc.	308
Conclusion	311
Annexes	315
Repères chronologiques	361
Bibliographie	365
Index des noms de personnes	371

Introduction

En dépit de ses innombrables écrits¹ (certains auteurs en ont compté près de neuf cents dont trois cent trente-deux furent présentés à l'Académie des sciences), Jean-Baptiste Dumas demeure ignoré du public et méconnu de ceux qui connaissent son nom. C'est pourtant une illustre figure de la science qui se présente ici, mais c'est aussi un personnage de la vie publique. Ainsi apparaît le double visage d'un même individu dont bien des aspects restent encore dans l'ombre, en dépit du fait qu'il occupa toutes les chaires, qu'il fut de toutes les académies, de toutes les commissions, de toutes les sociétés savantes du monde.

Que faut-il retenir de son œuvre et de son action ? Disons d'emblée : la volonté manifeste de propager la science autour de lui. Il s'agissait bien pour le « maître des grandes chaires », de transmettre la connaissance qu'il avait acquise, soulignons-le dès les premières lignes, sans le moindre diplôme officiel. C'est ce qu'avait remarqué, avec un brin de méchanceté à peine dissimulée, Jules Jamin, le président de l'Académie des sciences en lui remettant, une médaille pour ses cinquante ans à l'Institut, se gardant bien de critiquer ses travaux dans le détail :

« L'élève [il parlait de lui-même] n'a, vis-à-vis du maître, que le devoir du respect... Il lui est permis de se souvenir ; et qui ne se souvient du charme et des merveilles de votre enseignement, à l'Athénée, à l'École polytechnique, à la Sorbonne, à l'École de médecine, au Collège de France, à l'École centrale ? Partout où vous vous êtes montré (et vous vous êtes montré partout) la jeunesse et l'âge mûr étaient attirés, retenus, charmés, entraînés, à tel point qu'il est permis de dire que vous avez rendu encore plus de services par les vocations que vous avez décidées que par les travaux que vous avez exécutés vous-même...² »

* * *

¹ En 1882, quelque temps avant son départ pour Cannes, où il allait se remettre d'une mauvaise maladie pulmonaire, Jean-Baptiste Dumas rencontra Ernest Maindron, secrétaire et rédacteur de l'Académie des sciences. Ensemble, ils évoquèrent les œuvres du chimiste, bien difficiles à retrouver tant elles étaient dispersées dans de nombreuses revues. Maindron lui promit de s'atteler à la tâche et d'en faire le collationnement ; il recensa ainsi huit cent cinquante-trois publications. De son côté, en 1924, le général Dumas, petit-fils du chimiste, dressa sa propre liste. Tout en déplorant des lacunes probables, il retrouva plus de neuf cents documents imprimés : rapports, éloges, observations, essais, remarques, discours, mémoires, dissertations, notes, exposés, allocutions, notices et ouvrages. La liste établie par ses soins occupe les pages 179 à 225 d'un tapuscrit inédit qu'il a consacré à la vie de son grand-père.

²J.-B. Dumas, Discours prononcé le 4 décembre 1883.

Le XIX^e siècle, qui fut sans aucun doute possible le siècle de l'essor industriel, a vu quelques hommes de science, et non des moindres, descendre des chaires d'où ils répandaient les idées, les théories, l'abstraction absolue, pour se mêler, dans leurs laboratoires, aux « choses de la vie ». Ils demeuraient des « maîtres », mais devenaient des « techniciens » de l'industrie sans en avoir le titre qui, par ailleurs, n'existait pas. Dumas fut de ceux-là. Cette jeune tradition remontait au milieu du siècle précédent qui avait jeté les académiciens dans la mêlée :

« Émus du danger de la patrie, les savants durent se livrer aux travaux de l'industrie, fabriquer le salpêtre, la poudre, les armes, la soude et les produits chimiques, trouver des remplacements aux denrées exotiques que le commerce maritime ne fournissait plus, et créer pour les circonstances nouvelles et les besoins nouveaux, des procédés nouveaux aussi et des machines également nouvelles.³ »

Durant le premier quart du siècle, l'industrie française subit la méfiance quasi malade des savants. D'un autre côté, le refus des patrons de se laisser « pénétrer par la science » valut au pays une deuxième, voire une troisième place dans la course que les nations de l'Europe menaient pour leur modernisation. Dans un tel climat de suspicion réciproque, les savants agissaient dans leur coin, sans souci du monde qui les entourait : la plupart des chimistes faisaient leurs recherches et leurs découvertes « par amour de la science, sans chercher à en tirer parti par des applications pratiques »⁴.

Il fallait en finir avec cette science qui ne semblait faite que pour les seuls savants. Les Français suivirent l'exemple venu de l'Angleterre, mille fois plus dégagée des entraves de la morale et du poids du passé ; elle avait développé un capitalisme qui ne servait pas encore de référence, mais attirait l'attention. Par une curieuse ironie du sort, le modèle venu d'outre-Manche trouva en France une terre si fertile qu'il y prit racine, développa des branches, mais surtout suscita un esprit et une pratique que son pays d'origine n'avait pas su imaginer. Dans un peu connu, mais capital discours prononcé à Clermont-Ferrand, Jean-Baptiste Dumas rappela ce qu'il avait déjà noté à l'occasion de l'une des fêtes périodiques de l'industrie, l'Exposition universelle de Londres de 1851 :

« Après quelques séances consacrées à la discussion des titres des diverses nations aux premières récompenses, la prééminence de la France étant constatée, l'un des plus illustres parmi les présidents anglais résumait d'un seul mot, au point de vue des industriels de sa nation, la moralité de cette victoire de la science sur la pratique : "l'Angleterre a eu tort ; elle s'est trompée ; la science est de l'argent ; nous n'avons pas assez fait pour elle ; imitons la France"⁵ »

³ J.-B. Dumas, *Discours de Clermont*, 1876, p. 8.

⁴ Georges Lemoine, *Les sciences chimiques, s. d.*

⁵ J.-B. Dumas, *Discours de Clermont-Ferrand*, 1876, p. 1-2.

D'après Dumas, ceci aujourd'hui peut sembler un comble, le constat était double : l'Angleterre nous avait initié à la pratique industrielle ; la France l'initiera à l'exploitation financière de la science. Intellectuellement, aujourd'hui, l'idée choque ; venant de Dumas, elle paraissait toute naturelle : il poursuivit et perfectionna toute sa vie le rapprochement considéré impossible de la science et de l'industrie, de la science et de l'argent. Au risque de compromettre à jamais son image dans une époque où le maître mot fut « enrichissez-vous ! », il n'hésita pas à déclarer que la science et l'art étaient de l'argent et qu'il ne fallait pas, sans relâche, solliciter les aides de l'État mais bien plutôt compter sur l'initiative privée.

Plus tard, sous l'Empire de Napoléon III, les ministres dirigèrent le pays comme les patrons leurs entreprises, sans état d'âme et certains sans scrupules. Emporté par le mouvement, Jean-Baptiste Dumas, profondément chrétien, attentif à la condition ouvrière, chercha et trouva, alors qu'il exerçait des fonctions politiques et d'administrateur, la manière d'apporter dans son action la morale qui faisait parfois défaut : il connaissait la science dans « son intimité », en avait découvert la puissance. Il en avait sûrement imaginé les excès ; il en fera la compagne d'une industrie et d'une agriculture à la conquête du monde. Pour lui, la science ne devait pas agir à l'aveuglette, elle devait être aussi intelligente, aussi précise que ceux qui la faisaient ; et Dumas la maîtrisait. Dans ses recherches, dans son enseignement, dans sa pratique de l'État, des institutions académiques ou administratives, il se donna, sans calcul et sans intérêt – même s'il gagna beaucoup d'argent – pour faire pénétrer les progrès scientifiques, dont il était l'un des animateurs, dans les manufactures, les usines et les fermes.

Le XIX^e siècle cessait d'être le temps des mépris : désormais, le mécanicien n'était plus un manœuvre, le chimiste un distillateur, le naturaliste un collectionneur ; Dumas emblématique figure de proue, en devint, pendant une cinquantaine d'années son porte-parole. Écoutons le discours d'un homme de soixante-seize ans qui dressait une sorte de bilan de son action :

« La science se mêle maintenant à tous les actes personnels de notre existence ; elle intervient dans toutes les mesures d'intérêt public ; l'industrie lui doit son immense prospérité ; l'agriculture se régénère sous sa haute influence ; le commerce est forcé d'en prévoir les découvertes ; l'art de la guerre en est transformé ; la politique est tenue de l'admettre dans ses conseils pour le gouvernement des États.⁶ »

* * *

⁶ *Idem*, 1876, p. 7.

Nous avons analysé quelques-unes des œuvres du grand chimiste, afin de mettre en évidence les étapes de sa vie franchies à grands pas ; le but ici n'est pas d'écrire « la chimie de Dumas ». Cela a été fait par d'éminents spécialistes, parfois de façon ennuyeuse il est vrai. En revanche, nous avons étudié dans le menu détail les relations souvent mouvementées qu'il entretenait avec ses confrères étrangers, Liebig et Berzelius en particulier, ou avec ses collègues français, le baron Thenard, Auguste Laurent et Charles Gerhardt pour n'en citer que quelques-uns. Il est vrai que ces deux derniers étaient, selon l'expression de Pierre Larousse, un peu trop rebelles et irrévérencieux pour plaire tout à fait au maître.

Notre but : tracer le portrait d'un homme du XIX^e siècle, tout imprégné de science, de cette science comme la chimie par exemple qui parle des choses du monde, de la terre et de l'air. Le portrait que nous donnons est aussi celui d'un savant qui diffusa largement ses connaissances dans la pratique de son action politique et de son enseignement. Aujourd'hui, le savant Dumas n'est connu que d'une poignée de spécialistes, dont peu sont capables d'imaginer ce que fut l'ampleur de son activité pendant plus de soixante-cinq ans, tout au cours du siècle qu'il a traversé et que le siècle suivant a oublié.

La première biographie remarquable de Jean-Baptiste Dumas est celle d'August W. Hofmann, élève du grand Liebig. Même incomplète, elle demeure toujours une belle source d'informations, et de première main. Le biographe partageait avec Jean-Baptiste Dumas, son contemporain, le même goût pour les sciences chimiques et pour son histoire. Ils se rencontrèrent à plusieurs reprises, la dernière fois en 1881. Hofmann recueillit de la bouche même de son sujet des confidences et des anecdotes sur ses jeunes années, sur sa vie privée, des éclaircissements sur sa méthode, ses théories et ses publications. Publiés de son vivant, les propos de cette courte biographie ont été revus et corrigés par le savant français⁷.

Le portrait que nous brosons est celui d'un autodidacte, formé d'abord dans sa ville natale d'Alès, puis surtout par les maîtres de la science qui se faisait à Genève où on la cultivait par goût, par curiosité intellectuelle, où il n'y avait pas de place pour

⁷ Les bonnes feuilles de la traduction française conservées aux archives de l'Académie des sciences (carton n° 1) portent quelques corrections de Dumas à l'encre rouge. La première publication, en anglais, de cette biographie parut dans le numéro du 6 février 1880 de la revue *Nature*. Charles Baye la traduisit en français et la publia, la même année, dans *Le Moniteur scientifique*. Elle fut suivie d'un *Complément* en 1885, donné au public après la mort de Dumas. Toutes les études qui suivirent puisèrent largement dans ces deux documents incontournables. Même son petit fils, le général Dumas, pourtant en possession des archives personnelles de son grand-père, s'en inspira largement lorsqu'il voulut, à son tour, écrire une biographie qui est toujours inédite. Notons pour information que le texte originel en langue allemande semble n'avoir été publié qu'en 1885, c'est-à-dire bien après les traductions anglaise et française.

la concurrence et la conquête des places. Plus tard, nous verrons, au fur et à mesure de ses rencontres à Paris, comment celui qui arriva sans un seul diplôme universitaire ou scolaire devint le professeur le plus recherché et le plus écouté de toutes les grandes chaires parisiennes ; celui qui fut accueilli à trente-deux ans à l'Académie des sciences, en fut l'un des secrétaires perpétuels les plus suivis ; celui qui dirigea et administra quelques postes gouvernementaux et administratifs, obtint de francs succès et suscita jalousie et envie. Épouser la chronologie revenait à sombrer dans la confusion et à y entraîner le lecteur tant les activités du personnage furent multiples et simultanées. Après les années de formation, pour plus de clarté, nous avons choisi d'évoquer la vie et l'activité de ce personnage protéiforme en regroupant les moments les plus essentiels de sa vie : le scientifique, le pédagogue, le politique et l'administrateur. Peu d'hommes ont accumulé plus de fonctions, d'honneurs et de distinctions que lui⁸. Hélas, la gloire n'est pas immarcescible !

À la poursuite de cette accumulation de médailles, de titres, de fonctions, la science perdit sûrement un grand savant qui n'avait pas tout donné, loin s'en faut ; mais Dumas pouvait-il donner davantage ? Et la politique en le recevant dans ses rangs y a-t-elle gagné ? Ces questions-là seront exposées et développées tout au long de l'ouvrage.

Nota : Dans la mesure du possible, nous donnerons un équivalent actuel des valeurs monétaires anciennes ; nous les avons calculées suivant les indications de l'INSEE. Reposant sur des hypothèses relativement fragiles, elles sont communiquées à titre purement indicatif.

⁸ Voir annexes, note n° 1.

Chapitre 1

Les années de formation

L'enfance « alaisienne » (1800-1817)

Tout commença à Alès, ou plutôt à Alais⁹, et dans ses environs :

« [Terre] pleine de charme, de beauté et de poésie, éden enchanteur, fermé d'un côté par les crêtes dentelées des vertes Cévennes, et, de l'autre, par la ceinture d'argent des Gardons, au sein desquels elle se mire dans une onde toujours pure.¹⁰ »

La grande famille Dumas, de vieille souche cévenole, éclata en deux clans bien distincts lors de la révocation de l'Édit de Nantes¹¹ : la branche protestante émigra pour échapper au massacre, à l'envoi aux galères ou à la conversion forcée ; l'autre branche, la catholique, d'extraction plus humble, resta dans la capitale cévenole. L'affrontement entre les partisans des deux religions était encore vivace en ce début du XIX^e siècle : les haines séculaires des adultes se transmettaient à leurs enfants qui, à leur tour, réglait à coup de fronde des comptes dont ils ne connaissaient plus l'origine et en avaient oublié le sens. Le général Dumas a vu sur la tête de son grand-père la marque laissée par un des cailloux pris dans le lit du Gardon qu'un garnement de son âge lui avait envoyé pendant une bagarre.

À cette époque et dans cette région, le fait est d'importance et mérite d'être souligné, la vie des catholiques cévenols était marquée par une austérité ambiante, calquée sur celle de leurs voisins protestants : ils subissaient, malgré eux, la puissante influence du monde réformé ajoutée à quelque chose qui demeurait des mœurs de l'antiquité. Certes, ils ne fréquentaient pas les mêmes lieux de culte, mais ils se côtoyaient dans la vie de chaque jour. Comme le signale Janine Garrisson, le

⁹ Voir annexes, note n° 2.

¹⁰ *Mémorial des fêtes d'Alais*, 1890.

¹¹ Signé par Henri IV, le 13 avril 1598, l'édit de Nantes, « perpétuel et irrévocable » accordait aux protestants l'entière liberté de conscience et leur permettait l'exercice du culte avec certaines restrictions. Cette tolérance exemplaire avait fini par créer une sorte d'« État dans l'État » – source de troubles mais pas une menace pour l'unité nationale – qui entraîna l'hostilité des Parlements, celle de Richelieu qui abolit au passage quelques privilèges lors de la signature de la paix d'Alais (1629), puis le rejet total de Louis XIV qui révoqua l'édit en 1685 : ce sera l'origine des sanglantes dragonnades, des colonnes de galériens et d'un nouvel exode massif des huguenots vers les pays voisins : la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas.

travail comme morale sociale qui valait aux uns, par éthique et par tradition, valait aux autres par osmose ou imprégnation¹² :

« Le huguenot évite de perdre son temps en activités vaines et non productives... Il ramasse ses forces pour l'œuvre utile. Celle-ci sans doute conduit à la réussite, au succès, à l'enrichissement, mais là n'est pas sa finalité ; elle réside dans le plein usage, dans le non gaspillage des possibles distribués à chacun par Dieu. »

* * *

Le père de Jean-Baptiste Dumas, qui se prénommaït aussi Jean-Baptiste, était un homme cultivé. Il avait pratiqué dans ses jeunes années la peinture avec un certain talent qui avait été remarqué puisqu'il vint à Paris, encouragé par le marquis de Calvières qui en fit son secrétaire particulier, chercher la formation artistique qu'il ne trouvait pas dans le Midi. Malheureusement pour lui, la vie parisienne des artistes dépassait largement ses faibles moyens. Il renonça très vite aux charmes de la capitale. De retour à Alès, tout imprégné de son art qu'il pratiquait pendant ses loisirs, il remplit plusieurs fonctions d'écriture. Il fut à la fois secrétaire de la mairie, de l'Hospice et aussi, comme nous le trouvons mentionné dans son acte de décès, huissier audiencier près du tribunal civil.

De son talent de peintre, nous avons le témoignage du général Dumas qui garda jusqu'à sa mort en 1943 un tableau de son trisaïeul représentant une Vierge qui fut souvent exhibée lors de processions dans les rues de la ville où le tout jeune Jean-Baptiste adorait se montrer en petit Saint-Jean.

Cet « artiste », né le 29 août 1763, était fils d'André Dumas, fabricant de bas et de Jeanne Chapon, sans profession connue. Il mena une vie humble, presque effacée ; jamais il n'attira l'attention des autorités préfectorales. Il ne figurait pas sur la liste des soixante-douze chefs de famille de l'arrondissement d'Alès dont le Gouvernement surveilla, entre 1811 et 1816, l'attitude morale et politique¹³. Il mourut dans sa maison, le 24 avril 1824, à une heure de l'après-midi. Voici la transcription de son acte de décès :

L'an mille huit cent vingt-quatre et le vingt-quatre avril à trois heures de l'après-midi par devant moi Louis Augustin d'Hombres-Firmas, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, maire de la ville d'Alais, officier de l'État civil, sont comparus le sieur Jean Gautier greffier au tribunal de commerce de la ville âgé de soixante-cinq ans et Jean Espérandieu, menuisier, âgé de cinquante-deux ans, habitant d'Alais le

¹² Voir annexes, note n° 3.

¹³ Archives départementales du Gard, 1 M 494.

premier et le second ami de Jean-Baptiste Dumas secrétaire de l'hospice civil et militaire de cette ville [mot illisible] huissier audiencier près le tribunal de première instance séant à Alais, âgé de soixante-deux ans, époux de Marie-Magdeleine Bastide, natif d'Alais y demeurant, lesquels m'ont déclaré que le dit sieur Jean-Baptiste Dumas est décédé ce jourd'hui à une heure après-midi, dans sa maison d'habitation rue Montagnasse, duquel décès je me suis par moi-même assuré et est été le témoin. Signé avec moi après lecture.

Jean-Baptiste Dumas, le père, avait épousé en premières noces Jeanne Devèze qui mourut à Alais, le 30 brumaire de l'An IV [21 novembre 1795], à l'âge de quarante-deux ans et de qui il n'eut aucun enfant. De sa seconde épouse, Marie-Magdeleine Bastide, qui naquit le 23 décembre 1780, il eut cinq enfants, une fille et quatre garçons, dont Jean-Baptiste était le cadet. Le choix de ce prénom, qui passa de génération en génération, fut sans doute tiré de l'Histoire sainte – Jean le Baptiste – que la famille très pieuse connaissait aussi bien que la Bible¹⁴. La piété familiale joua toujours dans la vie personnelle, intime, de Jean-Baptiste, le fils, un rôle de premier plan ; mais il ne la mêla jamais à la science : « Rendons à Dieu ce qui est à Dieu et laissons à la terre ce qui est à la terre¹⁵ », disait-il avec conviction. En revanche, rien ne permet de donner le moindre crédit aux propos du chroniqueur du *Journal de Rome* qui écrivit à l'heure des hommages posthumes :

« Cet imitateur de la science moderne priait Dieu comme la plus humble des bonnes femmes. Il trempait dans l'eau bénite cette main encore toute chaude du contact du creuset. Il traçait le signe de la rédemption sur ce front où s'élaborait l'admirable travail des découvertes.¹⁶ »

* * *

De la fratrie Dumas, un des enfants mourut en bas âge ; des quatre survivants, deux étaient encore mineurs au décès de leur père, en 1824¹⁷. Jean-Baptiste comme nous l'avons dit était le cadet ; l'aîné, qui fut plus tard directeur d'une teinturerie à Puteaux, dans la banlieue parisienne, fut tué par l'explosion d'une machine à vapeur le 7 juin 1827¹⁸.

¹⁴ « Cet enfant sera grand devant le Seigneur... Que sera donc cet enfant ? Et la main du Seigneur était avec lui. » Luc, 15 et 66.

¹⁵ J.-B. Dumas, *Discours à l'Association polytechnique* du 18 février 1866.

¹⁶ *Le Journal de Rome* du 18 avril 1884.

¹⁷ Pour le testament de Jean-Baptiste Dumas père, voir annexes, note n° 3 bis.

¹⁸ Jean-Baptiste Dumas, à la suite de cet accident, eut à s'occuper de la succession de son frère et de la liquidation de son entreprise qui s'avéra redoutable, ayant mal apprécié la santé financière de l'établissement : son passif atteignait 224 000 francs [soit environ 880 000 €]. L'aide « financière et technique » de son beau-père, Alexandre Brongniart, lui permit de régler au mieux, crut-il, les

Marie-Magdeleine Bastide, fille de Louis Bastide, passementier de son métier, et de Françoise Rouvière, appartenait à une famille alésienne de toujours. Elle épousa, à presque dix-huit ans, Jean-Baptiste Dumas qui avait le double de son âge, le 7 messidor An VI [lundi 25 juin 1798]¹⁹. En notes explicatives, et non dans le discours qu'il prononça lors de l'inauguration de la statue de Dumas en 1889, Armand Gautier confia que madame Dumas mère « était d'apparences un peu communes, mais pleine d'énergie et de calme » ; il loua surtout son intelligence.

Les origines humbles des deux familles ressortent bien des actes de l'état civil où les métiers de la parentèle et des témoins sont cités : passementier et greffier lors de la signature de la déclaration de naissance ; fabricant de bas, revendeur et concierge lors du mariage des époux Dumas.

* * *

À Alès, un jour de l'an huitième de la nouvelle République, le vingt-sept messidor de son nouveau calendrier exactement, au premier étage d'une modeste maison de la rue Montagnasse, une matrone forte de sa longue expérience, aidait une toute jeune parturiente de vingt ans à mettre au monde son second enfant. Il était de sexe masculin et fut prénommé Jean-Baptiste, comme son père.

Jean-Baptiste Dumas est donc bien né le 27 messidor An VIII, c'est-à-dire le 16 juillet 1800. C'est par une mauvaise lecture des tableaux de concordance des calendriers révolutionnaire et grégorien que des auteurs le font naître un 14 juillet. Pour en finir avec les fautes innombrables répétées d'un texte à l'autre, voici la transcription *in extenso* de son acte de naissance tel qu'il ressort du service des archives municipales de la ville d'Alès :

1^{er} arrondissement communal du Gard

Du vingt-neuf messidor, An huit de la république [vendredi 18 juillet 1800], acte de naissance de Jean-Baptiste Dumas, né le vingt sept du courant [mercredi 16 juillet 1800] à cinq heures du matin, fils à Jean-Baptiste Dumas, commis de l'Adm[inistrati]on Municipale et de Marie Magdeleine Bastide, mariés en légitime mariage.

Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle. Premier témoin Louis Bastide, passemen-

conséquences de cette pénible affaire. En fait, cinq ans plus tard, il jugea bon de se justifier, lorsqu'il fit acte de candidature à l'Académie des sciences : la calomnie étant passée par là. Il accompagna, chose tout à fait inhabituelle, sa demande d'un feuillet imprimé où il tentait de se laver des accusations portées contre lui au sujet de la manière dont la succession de son frère avait été menée.

¹⁹ Voir annexes, note n° 4.

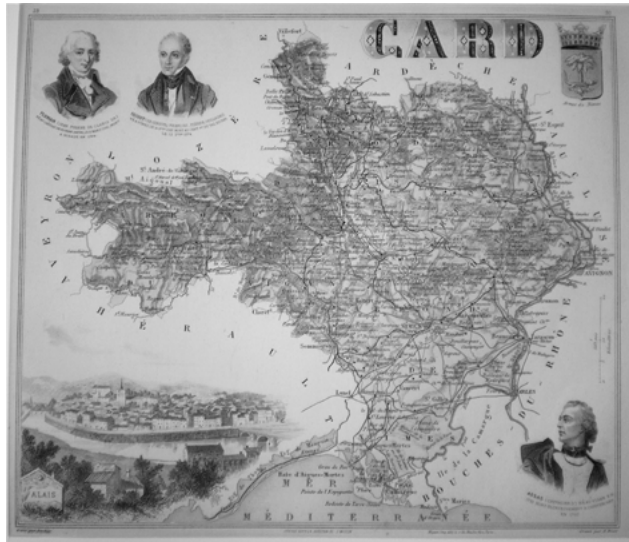


Fig. 1 Département du Gard, vers 1845

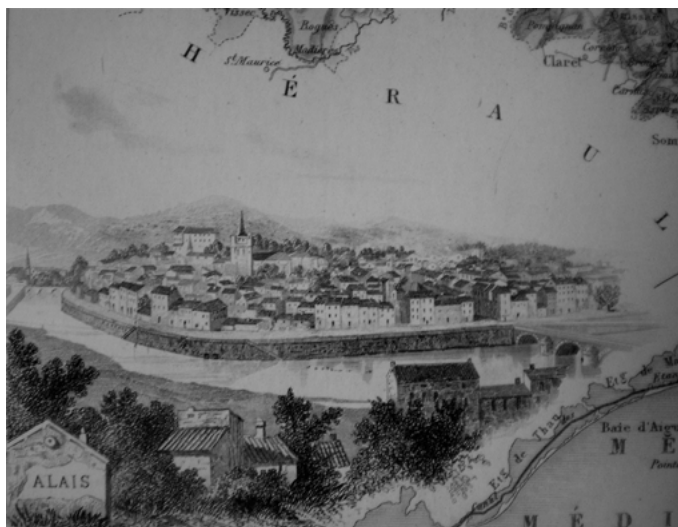


Fig. 2 Vue de la ville d'Alès, vers 1845



Fig. 3 Alès : maison natale de Jean-Baptiste Dumas dans l'ancienne rue Montagnasse

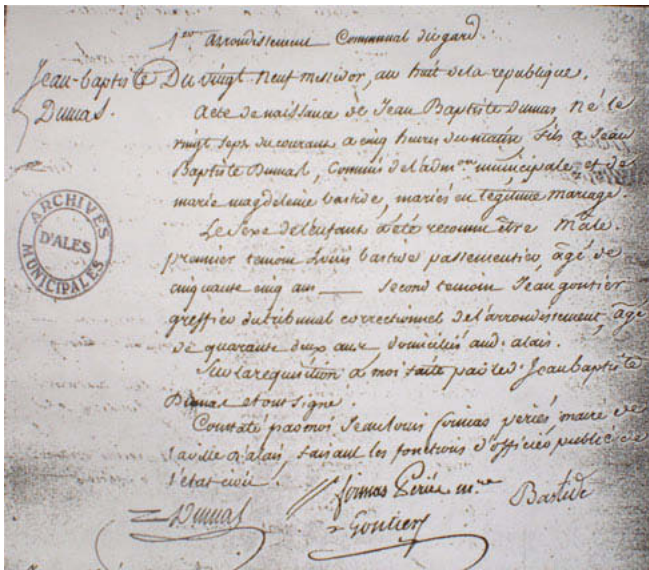


Fig. 4 Acte de naissance de Jean-Baptiste Dumas (Archives municipales d'Alès)

tier, âgé de cinquante cinq ans – second témoin Jean Gontier, greffier du tribunal correctionnel de l'arrondissement, âgé de quarante-deux ans, domicilié audit Alais.

Sur la réquisition à moi faite par ledit Jean-Baptiste Dumas et ont signé.

Constaté par moi Jean-Louis Firmas Périès, maire de la ville d'Alais, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Suivent les signatures de Firmas Périès, Dumas, Gontier et Bastide

Au nombre des erreurs, la plus étonnante et qui s'explique le moins, est celle que l'on peut voir gravée sur la plaque placée à l'intérieur du caveau de la famille Dumas au cimetière parisien de Montparnasse²⁰.

* * *

La famille habitait une vieille maison du centre de la ville, dans l'ancienne rue Montagnasse qui devint, par décision du Conseil municipal, le 16 mai 1865, rue Dumas :

« ... [C'était] une bicoque assez mal bâtie située au beau milieu – au laid milieu, serait plus exact – d'une ruelle tortueuse et sombre, assombrie encore par des arceaux à l'italienne qui interceptent presque complètement le jour du côté des quais.²¹ »

Cette maison, délaissée depuis que sa mère, à la suite du décès de son époux, vivait chez son fils à Paris, Jean-Baptiste Dumas désira s'en séparer. Pour cela, il avait donné tout pouvoir sur place à un homme de confiance, son collègue à l'Institut, le baron d'Hombres-Firmas. Tous deux avaient depuis longtemps tissé des liens presque amicaux bien qu'ils ne se donnassent point du « mon cher ami » dans leur correspondance. Pour preuve de sa belle estime, l'érudit alsésien, très versé dans l'étude des fossiles de sa région, dédia à Dumas une feuille de palmier, *Chamerops alesiensis*, qu'il rebaptisa, en 1835, *Chamerops dumasiana*. Jean-Baptiste Dumas chargea donc Hombres-Firmas de lui trouver un acquéreur pour cette maison fermée depuis longtemps et de voir avec le notaire la meilleure manière d'aplanir les difficultés qui ne manqueraient pas de se présenter. Hombres-Firmas, le 30 septembre 1837, lui écrivit depuis Alès pour l'informer de l'évolution de la situation à ce sujet²² :

²⁰ Voir annexes, note n° 5.

²¹ Citation donnée, sans référence d'auteur, par Éric Brown, *Des chimistes de A à Z*, Paris, Ellipse, 2002, p. 97.

²² Archives Académie des sciences, dossier *Hombres-Firmas*.

« Mon cher monsieur et confrère,

« La vente de votre maison n'est pas chose facile. On manque l'occasion comme je vous l'ai dit, la personne qui voulait l'acquérir s'est arrangée ailleurs ; ceux qui pourraient en avoir envie, sont arrêtés en voyant qu'il faut commencer par la démolir, et pour la relever reculer la façade et la réduire par conséquent. Je pris sur moi d'annoncer que vous donneriez du temps pour payer ; nous aurions pu garantir une maison neuve, et les intérêts représenteraient son loyer. J'ai dit de plus que j'espérais que vous la laisseriez pour mille écus²³, c'est je crois le prix qu'on avait offert. J'ai chargé mon maître maçon de me trouver un acquéreur et comme j'allais faire un petit voyage, de s'adresser à M. Deleuze.

« Ce notaire m'a dit que M. l'architecte de la ville avait quelqu'un en main qui en offrait deux mille francs, qu'il s'était récrié sur la modicité de ce prix, mais qu'il pensait qu'il faudrait se décider si l'on voulait partager le différend, et peut-être à moins.

« S'il le faut nous relèverons la façade, mais je crains que dans ce quartier votre maison réduite par le plan d'alignement, ne vaille pas ce qu'elle vous coûtera de plus ! En attendant M. l'architecte et l'autorité préfectorale on a engagé les locataires à quitter pour éviter un malheur ; c'est parce que vous êtes très éloigné d'Alais qu'on a donné un sursis après l'année expirée avec les [mot illisible] j'ai fait observer qu'on vous devait plus d'égards qu'à un autre propriétaire, tout en convenant que vous méritez bien. On m'objecte l'urgence.

« M. Deleuze pense qu'il faut être disposé à conclure s'il se présente un acquéreur raisonnable ; et qu'il convient de connaître votre intention et d'avoir votre procuration en blanc, dans laquelle interviendra Madame Dumas [mère], si elle est copropriétaire de cet immeuble, et si elle avait une hypothèque légale. Veuillez m'adresser au plus tôt votre réponse avec cette pièce.

« Je suis fâché de ne pouvoir faire mieux. Votre affectionné serviteur et confrère.

« P.S. M. Deleuze de chez qui je sors veut que je vous envoie une minute de procuration qu'il va rédiger. Les notaires de Paris savent bien leur affaire, mais s'ils négligeaient un mot que les nôtres croiraient nécessaire, il faudrait suspendre. J'attends son modèle pour fermer ma lettre. »

* * *

Les fonctions de Jean-Baptiste Dumas, le père, dans l'administration municipale nous laissent deviner qu'il maîtrisait le français écrit et parlé, même s'il reprenait dans la rue, au fil de ses rencontres, comme cela arrivait à l'époque, le dialecte cévenol. Mais il semblerait, en revanche, que son épouse préférât s'exprimer en

²³ Depuis 1795 et jusqu'en 1878, un écu désignait la pièce de cinq francs en argent, soit environ 18 €.

patois. Son fils reprenait volontiers quelques-unes de ses expressions familières, en particulier celle que le félibre Albert Arnavielle, qui la tenait de Dumas lui-même, aurait voulu voir gravée sur le piédestal de la statue du savant : « Quau travaio, fai soun mas.²⁴ »

Plus on descendait vers le Midi et plus l'usage du français parlé était rare en ce début du XIX^e siècle. Jean Racine, depuis son exil à Uzès, le 11 novembre 1666, raconta avec humour, dans une lettre à son ami Jean de la Fontaine, ses difficultés à comprendre et à se faire comprendre des gens du Sud :

« J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrût à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète, qu'un Moscovite en aurait besoin à Paris. »

Plus au sud, à Uzès où il arrivait en exil chez son oncle abbé, toute communication devenait improbable. Un siècle et demi plus tard, la situation avait peu changé dans le Midi²⁵. Geoffroy Saint-Hilaire qui partait en 1798 rejoindre à Toulon le vaisseau qui devait le conduire en Égypte où il allait retrouver les membres de la Commission des sciences et des arts sous les ordres de Bonaparte, nota dans son *Journal de voyage* qu'en « Avignon on ne parle guère que le provençal ». Mona Ozouf a écrit que du temps de Jean-Baptiste Dumas, Prosper Mérimée s'indignait encore d'être presque mort de faim en pays provençal, faute d'avoir pu se faire comprendre²⁶.

Pendant l'enfance de Jean-Baptiste, proche encore de l'époque dont parlait l'abbé Grégoire, la pratique du français gagnait un peu de terrain, mais on parlait le dialecte cévenol dans la plupart des circonstances de la vie quotidienne, école exceptée. Encore fallait-il avoir la chance de la fréquenter et de trouver un instituteur capable d'enseigner le français. Dans ces cas-là, en classe, on parlait la langue

²⁴ Traduction : *Celui qui travaille fait sa maison*, cité par Jimmy Drulhon, in *Louis Pasteur, Cinq années dans les Cévennes au pays de l'arbre d'or*, p. 55. Une médaille d'aluminium fut gravée et offerte, le 24 juin 1854, à Jean-Baptiste Dumas par Henri Sainte-Claire Deville : elle portait la devise patoisante sur une face et sur l'autre : « À mon illustre maître ».

²⁵ La grande linguiste Henriette Walter donne des informations éclairantes sur les rapports que les Français entretenaient autrefois avec la langue « officielle ». Pour fixer les idées, elle rappelle les résultats d'une enquête menée par l'abbé Grégoire pendant la Révolution : « 6 millions au moins de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale ; 6 autres millions ne sont pas capables de soutenir une conversation suivie dans cette langue et le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas 3 millions. » (Henriette Walter, *Le français dans tous les sens*, Robert Laffont, 1988).

²⁶ Mona Ozouf, *Composition française*, Gallimard, 2009, p. 226.

« officielle », mais pendant les récréations, c'était en patois que les jeunes enfants reprenaient leurs jeux et leurs chamailleries. Évoquant la Provence voisine – ce qui valait pour la Provence valait pour le Languedoc –, Henriette Walter, écrit :

« ... Aux approches de la Révolution, le français était devenu la langue des aristocrates, des bourgeois et de tous ceux qui voulaient s'élever dans la société, tandis que le provençal [ainsi que les dialectes qui en découlaient] restait d'un usage courant dans la vie quotidienne. »

Le dialecte cévenol n'était pas réservé à la seule intimité familiale ; c'était le véhicule de toutes les communications orales. Madame Dumas mère entretint son fils dans le génie de cette langue calquée sur la mélodie latine, si proche du chant de la terre et du ciel : dureté du labeur, bonheur des heures chaudes et douceur infinie du soir qui vient. Ce fut sans doute dans la souplesse de la langue de sa mère que le futur académicien trouva l'âme profonde de son langage pur, imagé et flexible, si dur à capter mais pour lui devenu « naturel ».

* * *

Nous ne savons rien de l'éducation familiale du jeune Jean-Baptiste, sinon que sa mère veillait de très près au respect des traditions et des valeurs qu'elle avait reçues de ses parents. Et l'on imagine bien l'influence que cette femme eut sur la conduite de son fils. Plus tard, le savant rappellera souvent dans ses conversations avec des amis la force de cette femme et les traces laissées par son éducation.

Sûrement *bilingue*²⁷, il lui revenait d'entretenir et de manifester son appartenance à la culture méridionale, d'en approfondir et cultiver le sens, voire peut-être d'en témoigner, même longtemps après avoir quitté le foyer de ses parents. Un journaliste de l'hebdomadaire *L'Opinion du Midi*, rappela que lors de sa visite sénatoriale à

²⁷ *Bilingue* ? Dumas l'est probablement. Le 27 octobre 1866, il reçut encore du félibre Louis Roumieux, d'Avignon, un reçu de 11,30 francs [environ 40 €] pour sa cotisation de mainteneur du *Félibrige*. Tout porte à croire que s'il ne pratiquait plus la langue de sa mère, il la lisait de temps à autre dans ses loisirs ; le reçu, rédigé en provençal, était accompagné d'une belle lettre versifiée de deux pages, entièrement rédigée dans la langue de Mistral ; nous ne donnerons que les deux premières strophes : « Moussu, ver vost Alais vénès, la mino fiero, // Coumo l'éfan qu'a fa fourtuno, Ver sa mèro ; // Ses l'eïna de l'oustaou qu'arrivo è qu'amistòus // Ris dé sé vèrre aou miè dé sous frèros créntòus, // Lous sonv'en lus moustran las caousos qué lus porto // Lous atiro è lous prén sus sa peïtrino forto... // « Quan sémblavias aoun foun dé l'estudié pérdù // E qué tout émb'un co, d'énté sias rescoundu // Sus la Franco én risén, fasia, coumo uno éstéto // Lusi no descouërto, uno ideïo novèlo, // E qué lou mounde éntié vous cridavo : 'merci ! // Atendri préstavias l'aoureïo ver aïui // E la pichoto vouès de vost'Alais vous éro // La pu poulidò floù d'aquél bouqué dé glouère. »

Vers la fin de ses jours, le 28 décembre 1882, le secrétaire trésorier du *Félibrige*, accusait toujours réception de sa cotisation de 11,30 francs.

Alès au mois d'octobre 1866, un jeune poète alésien lut devant lui une pièce de vers écrits en patois. Un journaliste commenta ainsi l'événement :

« Bien que depuis longtemps M. le sénateur ait à peu près oublié le dialecte cévenol, il n'en a pas moins témoigné sa plus vive satisfaction au jeune improvisateur.²⁸ »

* * *

A.W. Hofmann, premier biographe de Dumas, se laissa emporter par son imagination lorsqu'il évoqua le jeune Dumas d'alors, sa ville et sa région :

« Un collège qui ne manquait pas alors d'élèves répondit aux exigences de la première éducation de l'enfant, l'initiant à l'étude du latin, si conforme aux traditions classiques de la contrée. En effet, il serait difficile d'imaginer un pays plus apte que la province dans laquelle Alais est situé à faire naître et à entretenir le goût de l'Antiquité romaine, de son histoire et de son langage. »

Le biographe reprit de plus belle son rêve en évoquant les charmes et le passé de la *Nemausus* de Strabon et de l'*Arelatum*²⁹ proches. Rien n'autorise à penser que le jeune Jean-Baptiste fréquentât leurs ruines, au point d'en être tout imprégné, comme le biographe le laisse entendre dans un lyrisme mal contrôlé. Les deux villes étaient fort éloignées d'Alès, beaucoup trop pour que le jeune Jean-Baptiste pût les visiter, seul et à son gré. Accompagné de ses parents ? Une fois, peut-être, mais pas davantage. Ce qui est peu pour arriver à s'imprégner de leur charge historique. La visite des ruines n'était pas dans la tradition locale. Loin de là. Elle était réservée aux seuls étrangers de passage, les touristes d'alors, ou aux gamins de leur voisinage qui en faisaient leurs terrains de jeux.

C'est avec une extrême prudence que nous utilisons cette source. En confrontant les propos du premier biographe avec les récits traditionnels de la vie quotidienne dans les Cévennes tout au long du Premier Empire, un tout autre tableau de la jeunesse de Jean-Baptiste Dumas se présente à nous : vie familiale rustique, éducation littéraire tout imprégnée de lettres classiques. L'enfant avait « d'heureuses dispositions » qui le portaient vers les arts et les sciences. Il entra au collège d'Alès³⁰ dans sa huitième année. Ce collège avait eu, bien avant lui, d'illustres hôtes : Monge qui « inventa » la géométrie descriptive y tint la chaire de mathématiques, le philosophe Vauvenargues celle de la rhétorique ; on prétend que le félibre Lafare-Alais dont un buste orne aujourd'hui le jardin du Bosquet, enseigna lui aussi dans l'établissement.

²⁸ *L'Opinion du Midi*, numéro du vendredi 9 novembre 1866.

²⁹ Noms latins des villes de Nîmes et d'Arles.

³⁰ Voir annexes, note n° 6.

En dépit de ses dispositions pour les sciences, Dumas se signala surtout à ses maîtres par ses qualités littéraires. *Un Discours au Roi à l'occasion de sa rentrée en France*, que le jeune Jean-Baptiste composa dans sa quinzième année, fut mis à l'affiche dans la vitrine du salon d'honneur de l'établissement. Il est bien vrai que son éducation ne fut que littéraire. Il le reconnut lui-même, plus tard, lorsqu'il écrivit à son père depuis Genève, à la fin de l'année 1818 : il lui disait combien les livres qu'il avait lus à ses côtés étaient loin de lui faire soupçonner « l'existence des hautes sciences » auxquelles il se livrait maintenant. On lui trouvait aussi un beau talent de dessinateur, hérité sans doute de son père ; talent qui lui fut bien utile lorsqu'il dessina lui-même les planches qui accompagnèrent ses premières publications.

* * *

Au collège, il suivit l'enseignement traditionnel de l'époque, plus littéraire que scientifique, comme nous l'avons vu, en dépit de l'introduction, à la fin du siècle précédent, de l'enseignement de la *philosophie naturelle* de Newton par l'abbé Boissier de Sauvages de Lacroix. On prétend aussi que cet abbé fut le premier, dans la région, à illustrer les théories de la physique par des démonstrations à l'aide d'instruments scientifiques, une sorte d'enseignement expérimental, très personnel, qui semble ne pas avoir été conservé par ses successeurs, préférant les traditionnels cours magistraux. Dumas garda toujours en lui le souvenir de leçons ennuyeuses, toutes de théories. Alors qu'il était doyen de la faculté des sciences de Paris et que le ministre de l'Instruction publique l'avait chargé de préparer une réforme de l'enseignement scientifique et technique, un de ses compatriotes, M. Roux, professeur de physique au lycée d'Alès, souhaita son appui. Il s'agissait de mettre en place un enseignement expérimental contre l'avis de M. Nicot, professeur de lettres classiques, avis qui semblait dominer. Dumas assura M. Roux de son soutien ; celui-ci l'informait avec régularité de l'évolution de leur projet :

« Je crois devoir vous prévenir que mon Recteur [de Nîmes] n'a pas été aussi favorable à vos projets que je l'aurais cru. Vous lui aviez tout expliqué sans doute ; mais au lieu de s'expliquer dans le même sens chez M. le sous-préfet, je fus extraordinairement surpris de le voir pour ainsi dire combattre vos idées. Je m'empressai de l'interrompre et, à force de raisonnements je parvins à lui faire bien comprendre que votre intention n'était pas de rendre le collège d'Alais exclusivement industriel, que vous teniez à ce qu'il restât collège classique ; mais qu'à côté de ce collège classique vous pensiez qu'il était de la plus grande importance pour notre pays à ce qu'il y eut un enseignement scientifique qui préparât la jeunesse à soutenir la lutte d'intérêt qui s'ouvre sur notre propre sol. M. Nicot est un rhéteur, il tient essentiellement aux études grecques et latines, il ne faut donc pas être étonné du peu d'activité qu'il a apportée dans la réalisation de nos projets...

« La ville d'Alais [Guiraudet étant maire] qui était très disposée à contribuer pour une certaine somme à l'organisation du nouveau collège industriel se trouve dans l'impossibilité de faire la moindre dépense [suite à des inondations catastrophiques qui monopolisèrent les crédits] dans ce sens et par conséquent d'augmenter notre mobilier scientifique.³¹ »

En 1846, lorsque Roux prit la direction du collège, il y avait cent trente-huit élèves inscrits sur le registre de l'établissement ; deux ans plus tard, en mai 1848, on pouvait en compter deux cent douze. Il est bon de noter que l'enseignement des sciences prit à ce moment-là un développement nouveau dans l'établissement. Nous donnons en annexe le discours, inédit, que le sénateur Jean-Baptiste Dumas prononça ici à l'occasion d'une distribution des prix³².

* * *

Un événement inattendu, survenu au collège, changea pour toujours le destin de l'adolescent, alors dans sa quinzième année. Était-il l'un de ces jeunes turbulents qui couraient d'un bout à l'autre de la cour de récréation pour libérer une énergie plus que débordante ? Continuait-il dans la classe l'agitation de la cour ? Sûrement pas. Voici l'événement tel qu'il fut rapporté par Hofmann qui le tenait très certainement de Dumas lui-même.

Un jour, un chahut perturba le bon déroulement d'une leçon. Le Principal, alerté par le brouhaha qui provenait de l'une des classes de son établissement, fit irruption et asséna, par emportement sans doute ou par un hasard malencontreux, un coup violent sur la tête du jeune Dumas. Armand Gautier, lors de l'inauguration de la statue de Dumas à Alès, précisa l'incident :

« Les écoliers avaient un jour profité de l'absence momentanée du maître pour faire du tumulte en classe ; Dumas, pensif et absorbé, suivait sur la carte de France la marche des armées romaines, les *Commentaires de César* à la main, lorsque, attiré par le bruit, le principal du collège arriva effaré, et saisissant le premier élève qu'il rencontra, le seul qui fût debout, le frappe violemment à la tête de son trousseau de clefs. C'était Dumas... »

Blessé jusqu'au sang, l'adolescent se réfugia chez lui et refusa de retourner au collège, en dépit des excuses présentées à la famille. Le refus de Jean-Baptiste n'était pas du goût de ses parents qui auraient bien voulu voir leur jeune fils poursuivre ses études. Mis à part ce fâcheux incident, il semblerait que le jeune Dumas ait

³¹ Lettre du proviseur Roux qui était aussi professeur de physique à J.-B. Dumas, du 5 octobre 1846. Archives Académie des sciences, fonds Dumas, carton n° 16.

³² Voir annexes, note n° 7.

échappé aux diableries du monde de l'enfance. De ses camarades de collège, celui avec lequel il eut le plus d'affinité, nous dit Armand Gautier, fut un certain Jacques Talon qui connut, dans les années quarante, une belle carrière de prestidigitateur³³ sous le nom de Philippe.

Donc, le jeune Jean-Baptiste ne retourna plus au collège. Ses études bien commencées prirent fin ce jour-là. L'époque n'était pas encore à la scolarité obligatoire et le collège n'était pas gratuit. Fallait-il pour autant redouter une sorte de « déscolarisation » de l'ancien collégien ? De toute évidence non ; sa curiosité naturelle, déjà bien en éveil, le tint éloigné des jupes de sa mère. Le goût qu'il avait manifesté très tôt pour les études et surtout pour la lecture ne demandait qu'à se développer. Ses penchants et les conseils de son père le conduisirent à la bibliothèque municipale qui venait de recevoir le fonds d'un ancien précepteur de la Cour impériale : un prêtre instruit, l'abbé Louis Taisson, qui devint plus tard curé d'Alès³⁴. Ses nombreuses caisses de livres qu'il avait légués à la ville furent ouvertes par Dumas père qui les classa, aidé de Jean-Baptiste, dans une salle toute spéciale ouverte dans l'un des bâtiments de la mairie. Il y avait là tout un bagage rouillé et poussiéreux qu'un siècle qui s'en va laisse à l'autre comme témoin de son passage. Peu importait puisqu'il y avait, tout de même, la matière qui manquait à son instruction. Le jeune garçon se hasardait, avec la joie que l'on devine, dans les pages des livres fraîchement débarrassés de la paille des caisses qui les avait si bien protégés durant leur long et cahotant transport. On pourrait dire de lui ce qu'il dit de son collègue Balard en lui rendant hommage :

³³ Jacques André Noé Talon naquit à Alès le 25 décembre 1802. Après des débuts dans la confiserie, il devint, sous le nom de Philippe, l'un des meilleurs prestidigitateurs de son temps. Il excellait dans deux tours qu'il avait achetés à des magiciens chinois : les anneaux chinois et les bocaux de poisons apparaissant sous un foulard. Il les présentait affublé d'une robe longue et du chapeau pointu des magiciens. Après une grande tournée, il s'installa à Paris en 1841. Remarqué par un impresario autrichien, il se produisit avec succès à Vienne où il gagna suffisamment d'argent pour acheter, à son retour à Paris, un théâtre situé au premier étage du Bazar Bonne-Nouvelle. Il le baptisa « le Palais des Prestiges ». En 1845, il refit ses malles et entama une tournée triomphale à travers l'Europe et même l'Asie. Est-ce au cours de l'une de ses tournées asiatiques qu'il décéda, le 27 juin 1878, à Boukhara, dans le Turkestan ? Jean de Merry & André Ciocca, *Dictionnaire de la prestidigitation*, Paris, Éd. Georges Proust, 2006.

³⁴ L'abbé Louis Taisson, selon Marcel Bruyère, après avoir été précepteur des enfants de la famille Monstesquiou, puis chargé de l'éducation du prince Alexandre de Lobanof, à Saint-Pétersbourg, fut le second chapelain de la maison impériale de Saint-Denis. De retour dans sa région, devenu curé de la cathédrale d'Alès, il acquit plus tard en 1818, une partie du potager de l'évêché afin d'y faire construire une école privée dont il confia la mission d'enseignement aux Frères des Écoles chrétiennes. Ce type d'établissement naissait un peu partout dans les petites villes provinciales, participant au vaste mouvement de l'Église catholique en lutte contre l'implantation des « écoles sans Dieu ».

« Il vivait au milieu des grands écrivains de la France, il se familiarisait avec les hautes pensées de la morale, avec les méthodes de la logique, aussi bien qu'avec les jeux de l'imagination et les finesses de l'esprit. »

C'était en 1814. De ce moment date la création de la bibliothèque municipale d'Alès. Selon le général Dumas, elle contenait tout ce dont un homme du monde, « d'un goût honnête et sûr, aime à s'entourer ». N'a-t-on pas écrit que le jeune Jean-Baptiste Dumas fut pendant plusieurs années l'unique lecteur de cette bibliothèque ? Une inscription, placée au-dessus de son buste porta le témoignage de son assiduité³⁵ :

« La faculté qui m'a été accordée dans ma jeunesse, de mettre à profit la bibliothèque d'Alais, et d'y passer mes heures de loisir, a décidé de ma vie ; par cette fréquentation assidue de nos grands écrivains, j'ai pu, grâce à ce secours, compléter mon éducation littéraire, ébaucher mon éducation scientifique, élargir le cercle de mes idées, et comprendre la loi de la vie, qui est le travail. Aussi, je n'ai jamais oublié le service que la bibliothèque d'Alais m'a rendu. »

Ne pourrait-on pas écrire aussi de Jean-Baptiste Dumas qu'il est né, comme le disait Borges, dans la bibliothèque de son père ? En a-t-il gardé, même longtemps après l'avoir quittée, le souvenir du jeune privilégié qui accédait avec naturel à tous les savoirs du monde ?

* * *

À son tour, une cinquantaine d'années plus tard, Jean-Baptiste Dumas souhaite enrichir la bibliothèque de la ville pour laquelle il conservait toujours une belle reconnaissance. Pour compléter ses collections, le 29 juin 1864, lors de la séance de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il informa le Conseil de la Société qu'il s'inscrivait comme donateur-membre perpétuel, pour la somme de mille francs, « avec attribution du *Bulletin* à la bibliothèque de la ville d'Alais³⁶ ».

Quelques années après, le 14 février 1876, le maire d'Alès, L. Pagès-Taïsson, donna lecture, à l'occasion d'une réunion du Conseil municipal, d'une lettre de Dumas alors l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences³⁷ :

³⁵ Cette plaque, vue par le général Dumas dans les années 1920, a sans doute été enlevée lors du déménagement de la bibliothèque municipale. Elle demeure introuvable à ce jour, ainsi que le buste qu'elle surmontait.

³⁶ *Bulletin* de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, 1864, p. 448.

³⁷ Académie des sciences, legs Dumas, carton n° 25.

« Monsieur le Maire,

« J'ai l'honneur de vous informer que l'Académie des sciences vient sur ma demande de mettre à la disposition de la bibliothèque de la ville d'Alais, une collection des *Comptes rendus* de ses séances, moins les tomes 17, 18, 19, 20, 78, 79 qu'elle ne possède plus en nombre suffisant.

« Vous voudrez bien, Monsieur le Maire, vous entendre avec l'éditeur, Monsieur Gauthier-Villars, quai des Augustins, n° 55, soit pour l'envoi des volumes, soit pour la réception des numéros à paraître.

« Outre cette collection, l'Académie a été heureuse de vous offrir les volumes des *Mémoires* qu'elle a publiés et dont elle peut encore disposer.

« Ces derniers volumes devront être retirés au secrétariat de l'Institut par un mandataire muni de votre autorisation écrite.

« Veuillez agréer, etc. »

Avec cette double dotation, l'ancien lecteur de la bibliothèque municipale manifestait sa reconnaissance. Comment ne pas deviner derrière ce geste que c'était aussi une façon de dire que la science devait être accessible à tous ceux qui auraient le désir de s'y adonner ?

* * *

Avec l'aide de son père, le jeune Jean-Baptiste trouva très vite le goût de compléter sur le terrain, d'expérimenter aussi, les connaissances qu'il glanait au fil de ses lectures. À cette époque, dans la campagne, régnait une harmonie, une sorte d'alliance de l'homme et de la nature. De plus, la région ne manquait pas d'activités agricoles et de petites industries, fournissant ainsi au jeune curieux un flot d'informations pratiques dont il fit son miel. Nous verrons tout au long de la vie du savant combien le côté « pratique » des sciences ne quitta jamais son esprit, même lorsqu'il mania avec agilité les théories les plus abstraites. Il rencontrait tout autour de la ville, vignes, oliviers, mûriers, plantes tinctoriales, jardins potagers de la prairie, noyers, châtaigniers ; vers le nord : gisements de houille, de fer, d'antimoine sulfuré, filons argentifères, or des Gardons et de la Cèze ; dans les faubourgs de Rochebelle et du côté de Tamaris : verreries, forges, briqueteries, poteries, tuileries, fours à chaux. De quoi satisfaire toutes les curiosités.

Son goût de l'observation « des choses de la nature », sa fréquentation des livres l'amènèrent-ils à évoquer la possibilité de faire des voyages ? à découvrir ce qu'il y avait au-delà de la rive de la Méditerranée toute proche ? Il désira entrer dans la Marine. Quelle opportunité ? Quel parent ? Quel voisin lui en aurait soufflé l'idée ?

Est-ce Auguste Bérard – fils de son protecteur Étienne, celui qui lui donnera des recommandations pour ses correspondants genevois –, alors officier de marine qui l’inspira ? On peut tout supposer. Mais, ce qui est sûr c’est que le souvenir d’un Collège royal de la Marine, à cette époque disparu, avait laissé des traces dans la mémoire des jeunes gens de la région. En effet, il y eut dans la ville, créé par une ordonnance royale de 1786, un Collège naval royal³⁸ qui eut une brève existence.

Mais, pour entrer dans la Marine, il fallait passer un examen. Le collège de la ville avait créé une section spéciale qui remplaçait le collège royal disparu. Elle préparait « complètement aux examens du *Borda*³⁹ ». Hélas ! pour Jean-Baptiste, son niveau était insuffisant surtout en mathématiques. Il était loin encore de trouver de la poésie dans les équations et surtout d’imaginer la hauteur où il fallait s’élever « pour jouir pleinement du spectacle réservé au génie », comme l’écrivit Laplace évoquant la beauté de « la courbe d’une molécule⁴⁰ ». Il renonça alors momentanément à ce projet et allait reprendre ses prospections dans la campagne environnante et ses livres à la bibliothèque municipale, lorsqu’il apprit qu’un jeune homme, fraîchement sorti de l’École polytechnique de Paris, était venu se fixer en ville où il venait enseigner au collège. Ce jeune ingénieur initia Jean-Baptiste aux mathématiques. Peu de temps après, le brillant élève en savait assez pour se présenter au concours de la Marine. Belle ambition vite sapée par les troubles des événements de 1814-1815 qui bouleversèrent toutes ses intentions et poussèrent la famille à chercher une autre orientation « exigeant moins de sacrifices ».

Une formation professionnelle s’imposa : il devait « gagner sa vie » puisqu’il refusait les études. Sur les conseils d’un parent et avec son aide, on lui trouva dans l’arrière-boutique de la pharmacie Bourgogne, rue de Peyrollerie, à deux pas de la maison familiale, un emploi d’apprenti potard. Il n’y avait aucun mal à cela. Mais la situation ne lui convint pas. Après deux longues années passées dans le « labo-

³⁸ Par ordonnance royale prise en 1786 le maréchal Charles Eugène Gabriel de La Croix de Castries, ministre de la Marine et Louis François de Beausset, évêque d’Alès, instituèrent un Collège naval qui ferma très rapidement pendant la tourmente révolutionnaire, en 1791. L’abbé Louis Taisson, que nous avons vu généreux donateur de la bibliothèque municipale, fut un moment principal de cette institution. Il eut le temps dit-on, de former cent quarante-cinq élèves qu’une devise galvanisait : « Naviguez sur les mers et les océans pour comprendre le présent. Construisez l’avenir et préservez la terre, au-delà des Cévennes. » (*Exposition Le Collège Royal Naval d’Alais*, médiathèque, avril 2006).

³⁹ Armand Gautier, *Discours*, p. 40. Notons cette expression anachronique. Elle ne pouvait s’appliquer à Dumas dans les années 1810-1815. Le chevalier de Borda, mathématicien et navigateur, participa avec Méchain et Delambre aux opérations de la mesure du méridien dont les calculs sont à la base du système métrique. Pour procéder aux relevés, il inventa un instrument, cercle répétiteur, qui porte son nom. À partir de 1840, un navire instructeur de la Marine nationale fut baptisé *Le Borda*. C’est plutôt de cette époque que date l’expression utilisée par Armand Gautier.

⁴⁰ J.-B. Dumas, conclusion de son discours de Clermont-Ferrand.

ratoire », il voyait mal son avenir dans une officine où il devait ouvrir le rideau, balayer, « faire la poussière » sur les flacons, malaxer, rouler et dorer les pilules sur la paillasse, distiller sous l'œil sévère du pharmacien. De plus, l'agitation qui s'était emparée de la région après la chute de l'Empire, la renaissance des divisions politiques et religieuses, le sang répandu dans les rues habituellement calmes de la ville, tout cela entretenait un climat d'inquiétude permanent qu'il supportait de plus en plus mal. Finalement, ses parents cédèrent à sa demande d'éloignement en dépit du sentiment de sa mère qui acceptait mal de voir partir son jeune fils, même avec l'espoir d'un retour possible pour s'installer en ville une fois sa formation terminée.

* * *

Le jeune Jean-Baptiste devait poursuivre l'apprentissage commencé à Alès. Il lui fallait chercher ailleurs ce que les ressources locales ne pouvaient offrir. L'opportunité qui se présenta alors se trouvait à Genève, ville qui pratiquait, suivant Fernand Papillon – il ne le savait pas encore – « la culture paisible des sciences ».

Jacques-Étienne Bérard qui l'avait fait entrer chez Bourgogne, se proposait aujourd'hui de le recommander à un pharmacien genevois qui acceptait de le prendre chez lui en qualité de commis. Ce Bérard était un parent du côté paternel ; professeur à la faculté de médecine de Montpellier, il pratiquait aussi la chimie et était le fils d'un riche associé du grand Chaptal – un *pays* – avec qui il avaient exploité une manufacture de produits chimiques à La Paille – mais ne serait-ce pas plutôt La Paillade ? –, dans les environs de la ville⁴¹. Une telle offre ne pouvait pas se refuser. Jean-Baptiste serait muni de toutes les recommandations indispensables. Mais, son départ ne pouvait se faire qu'avec la bénédiction de ses parents.

Bien entendu, la famille aurait à trouver la manière de régler les frais d'un tel voyage qui s'annonçait onéreux, peut-être même bien au-dessus de leurs possibilités. En fin de compte, faute de moyens, il fut décidé qu'il irait à pied. Voilà donc à presque dix-sept ans, le jeune Alésien, sac au dos, sur les routes qui menaient vers la Suisse. À l'heure du départ, Jean-Baptiste reçut de son père, homme de grande foi, au seuil de la maison de son enfance, un mot précieusement plié qu'il garda comme un talisman :

⁴¹ « Manufacturier, il [Chaptal] enrichissait la France de procédés éminemment utiles ; négociant, il imposait les produits de notre sol aux nations étrangères ; professeur, il était cité comme un modèle de clarté et d'élégance... C'était à Montpellier, près de sa ville natale, qu'il préludait ainsi à la destinée que le sort lui réservait. » (Thenard, *Discours prononcé aux funérailles de Chaptal*, Bibliothèque de l'Institut, legs Huzard, supplément de 1832, vol. III, pièce 22).

« Mon fils cadet est parti d'Alais pour Genève le 26 avril 1817 ; je le recommande à Dieu, souverain protecteur des voyageurs. »

* * *

« Lorsqu'au sortir d'un collège communal, léger d'argent presque autant que de science, le jeune Dumas, le bâton à la main, s'éloignait d'une famille dont il restait l'espérance... l'aimable enfant d'Alais, sur la route de Genève, formait déjà des visées grandes et hautes...⁴² »

Rompu par la fatigue, submergé par l'émotion, lors de l'inauguration de la statue de « son maître », Louis Pasteur rappela par ces mots, à tous ceux qui étaient venus l'exploiter de l'adolescent :

« Ce premier voyage m'apparaît et m'émeut comme la tentative courageuse et presque héroïque d'un jeune homme pauvre, attiré vers l'étude. Il me semble le voir, ce petit commis, au fond de cette boutique d'un pharmacien d'Alais, rêvant, un formulaire à la main de science lointaine, comme un écolier rêve de voyages en lisant Robinson. Tout à coup, ses pensées méditatives sont troublées par le bruit de la rue : on est en 1816. La politique a tourné les têtes et la religion, loin d'apaiser les âmes, les a jetées dans la violence. On se bat dans Alais. Trop jeune pour être mêlé à de telles luttes, trop indépendant pour s'y intéresser, Jean-Baptiste Dumas, impatient de travail, déclare à ses parents qu'il veut quitter Alais et se rendre à Genève. Les parents, effrayés, essaient d'ébranler un tel projet : l'enfant tient bon. Par un changement de rôle attendrissant, c'est le fils qui démontre à son père et à sa mère l'utilité de ce départ. Le voilà sur la grand-route, doublant les étapes pour arriver plus tôt vers ce foyer d'études, près de ces facultés de Genève... »

Il s'éloigna de sa ville avec regret⁴³, mais aussi plein d'un enthousiasme nouveau à l'idée de gagner cette terre de promesse qu'il quittera un jour riche d'un bagage scientifique solide et tout auréolé du prestige de celui qui revient au pays chargé d'un savoir bien établi. Tout en cheminant, durant de longues journées, il a pu contempler au bord des routes le spectacle lamentable des violences laissées dans la région par les troubles qui suivirent les derniers soubresauts de l'Empire moribond. De plus, des divisions politiques et religieuses revivifiées ensanglantaient la campagne. Ces troubles, dès les premiers jours de la Restauration, furent plus violents dans le Midi que partout ailleurs dans le royaume. Aux déprédations commises par des

⁴² Joseph Bertrand, *Discours prononcé à son entrée à l'Académie française*, le 10 décembre 1885.

⁴³ Jean-Baptiste Dumas garda toujours pour Alès une grande affection qu'il manifesta bien souvent avec générosité. En 1869, entre autres choses par exemple, il participa très largement au financement d'une nouvelle maison d'asile – sorte d'école maternelle – pour les enfants des ouvriers dans le faubourg de Rochebelle. Académie des sciences, legs Dumas, carton n° 25. Voir aussi annexes, note n° 8.

vandales venaient s'ajouter les terribles désastres qui suivirent les pluies torrentielles du printemps et qui avaient ravagé récoltes et villages, affamant les populations. Le vieux Candolle raconta dans ses *Souvenirs* l'impression que lui avait laissé le royaume de France qu'il quittait à la même époque, lui aussi, pour rejoindre Genève :

« J'avais quitté la France sous l'impression de deux sentiments très-prononcés. D'un côté le despotisme du gouvernement impérial et les petites persécutions qui, dans le Midi surtout, signalèrent les commencements des Bourbons.⁴⁴ »

Jean-Baptiste Dumas évoqua souvent avec ses amis, beaucoup plus tard, les douloureux souvenirs ramassés tout au long de sa route. Doit-on croire le récit d'August Hofmann qui prétendit avoir refait, longtemps après, ce même chemin ? Le premier biographe ne se prive pas d'accuser le trait :

« Quels changements depuis longtemps accomplis ! Des maisons bien bâties, des paysans heureux. Rien ne rappelait cette population hâve, émaciée, à peine abritée sous les restes de ses chaumières, ni cette misère universelle, sinistre aspect qui affligeait Dumas, il y a plus d'un demi-siècle. »

* * *

Aucune relation de cette longue pérégrination qui mena Jean-Baptiste Dumas d'Alès à Genève n'a été faite, ni par lui ni par un compagnon de route. Il ne nous reste qu'à l'imaginer. La distance entre les deux villes peut être évaluée à quatre-vingts lieues environ, soit trois cent cinquante de nos kilomètres. À pied, à cinq ou six kilomètres à l'heure, un bon et jeune marcheur pouvait parcourir de vingt à trente kilomètres chaque jour, selon le terrain et les intempéries. Sans tenir compte de la fatigue qui s'accumulait au fur et à mesure de la marche, on peut estimer la durée du voyage du jeune Dumas à une quinzaine de journées comptées large. Il faut savoir que les chemineaux étaient soumis aux inconvénients de la route : la poussière soulevée par la marche, la gadoue qui crottait les jambes et alourdissait le pas, la Révolution, puis l'Empire en déconfiture ayant détruit le magnifique réseau routier hérité de l'Ancien régime.

Voyager en diligence ou en coche d'eau eut été moins fatigant sans doute, mais plus coûteux, trop coûteux au jeune Jean-Baptiste qui avait à ménager son maigre pécule. La diligence sur les grandes routes, à quinze kilomètres à l'heure de moyenne en comptant les arrêts, l'aurait conduit d'Avignon à Lyon en trois jours ; il lui en aurait fallu autant pour rejoindre Genève depuis la capitale des Gaules. Notons que vers 1830, le voyage en diligence de Paris à Marseille coûtait en moyenne 76

⁴⁴ Candolle, *Souvenirs*, p. 320.

francs (soit environ 280 €) ; les faux-frais et les pourboires pouvaient doubler cette somme.

Quel itinéraire emprunta-t-il ? Passa-t-il par Nîmes et Avignon ? Par Uzès, Bagnols-sur-Cèze puis Pont-Saint-Esprit où, de l'autre côté du pont moyenâgeux, il retrouva les embarcations qui remontaient le Rhône ? Ou alors prit-il la grande route, à la hauteur de Bollène, en direction de Lyon⁴⁵ ? Ni par fabulation gratuite ni par extrapolation farfelue, il est très probable qu'il ne cheminât pas seul. La démobilisation des armées napoléoniennes avait laissé sur tout le territoire des bandes de soldats gyrovagues, délinquants toujours en maraude, peu ou pas remis de leurs campagnes militaires, et prêts à tout pour quelque argent ou un sac de provisions. Le jeune chemineau, sur la recommandation de ses parents se joignit vraisemblablement à un des groupes qui allaient régulièrement « en caravane » d'un gîte à l'autre dans la même direction. Les frères Platter racontèrent comment au xvi^e siècle le cadet d'un groupe devait se soumettre aux anciens. Suivant la tradition, sur les grands chemins, l'aîné exigeait que le cadet le nourrisse. Cette tradition existait-elle encore du temps de Dumas ? Probablement plus.

Peu de chance aussi de le voir mendier son pain. On peut imaginer que parfois, au hasard du chemin, il profitait de l'accueil que l'on réservait alors dans les maisons à celui qui va à pied : l'assiette et la chaise surnuméraires offertes au pauvre, mais aussi à l'inconnu de passage qu'on devinait sans argent ; peut-être les curés ouvraient-ils un coin de leur cure aux chemineaux qui le demandaient ? Sinon, trouver des étapes fut sûrement un vrai problème, dormir, se chauffer, se nourrir une préoccupation journalière : « Insalubrité, promiscuité, ordures, vermine, ni lit satisfaisant ni cheminée vraiment chauffante, repas repoussants et de qualité déplorable.⁴⁶ » Tel était le constat dressé par ceux qui allèrent sur les chemins en France durant plusieurs siècles ; cela valait encore au début du dix-neuvième. Et que dire des odeurs dans ce pays où tout le monde pissait dans les rues, les cheminées et les couloirs des auberges. Dormit-il dans une chambre à l'auberge ? Dans l'écurie ? Comment savoir ? Pour le plaisir, donnons ici les quatre vers que Victor Hugo écrivit sur les murs de la chambre d'une auberge qu'il quitta après une terrible nuit :

« Au diable auberge immonde, hôtel de la punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs,
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis voyageurs. »

⁴⁵ Voir annexes, note n° 9.

⁴⁶ Denis Roche, p. 528.

Tout au long du chemin pour passer le temps, il y avait de quoi alimenter son esprit en éveil et curieux. Sans doute observa-t-il entre Bourg-Saint-Andéol et Valence, lui qui avait si bien exploré les environs de sa ville natale, qu'il quittait pour toujours le pays des oliviers, et laissait derrière lui, sa famille et son enfance ?

Durant sa longue marche, libéré des angoisses de l'oisiveté, il évoqua sans doute son avenir. Pouvait-il imaginer une carrière dans cette science qu'il avait entrevue au cours de ses escapades alésiennes et dans les arrières-salles de la pharmacie Bourgogne ? Lui, aujourd'hui sans diplômes, avait-il un sentiment d'exclusion ? La question n'est là que pour préparer à entendre la réponse : sûrement pas, car il avait la très intime conviction de sa valeur et sa soif d'apprendre le poussait en avant.

Quand on considère ce genre d'exploit entrepris par un adolescent de dix-sept ans, on peut augurer du meilleur pour l'homme à devenir.

La jeunesse genevoise (1817-1822)

Jean-Baptiste Dumas arriva à Genève – dans la cité de l'ancien dictateur Calvin selon l'expression d'Emmanuel Le Roy Ladurie – dans le courant du mois de mai⁴⁷. La ville maintenant libre avait cessé d'appartenir au département français du Léman et avait rejoint, depuis 1815, la Confédération helvétique dont elle était devenue le vingt-deuxième canton. Enfin, ici il n'était plus question de *bleus* ou de *blancs* : la cité de Calvin était le « siège de la politesse et du savoir ».

Sa lettre de recommandation d'Étienne Bérard à la main, il se présenta à l'officine des Le Royer. Elle était située rue Basse des Allemands⁴⁸, dans le quartier de Bel-Air, à quelques pas du lac. Ce dimanche-là, l'apothicaire Jacques-Antoine Le Royer fêtait en famille le baptême de son premier petit-fils, Jean-Charles⁴⁹.

Les Le Royer, dynastie aujourd'hui éteinte, étaient originaires de La Rochelle selon un « acte de bourgeoisie » de la République genevoise. Le premier de la filiation, Jean Le Royer, portait à son arrivée le titre d'*imprimeur du roi*. Autre notoriété dont il s'enorgueillissait, l'une de ses sœurs avait épousé le célèbre peintre et sculp-

⁴⁷ Voir annexes, note n° 10.

⁴⁸ La pharmacie Le Royer et Tingry, aujourd'hui disparue, était située au n° 49 de la rue basse des Allemands. Par un arrêté du Conseil d'état de Genève pris le 13 juin 1827, elle devint rue des Allemands-dessous. Puis, débaptisée à la suite d'un fort mouvement germanophile pendant la guerre de 1914-1918, elle prit le nom de rue de la Confédération. Lors de la nouvelle numérotation, elle occupa le n° 11 de cette rue très active. *Recueil authentique des lois et actes du Gouvernement de la République et Canton de Genève*, 1828, p. 87 et Jean-Paul Galland, *Dictionnaire des rues de Genève*, 1892.

⁴⁹ Charles Galissard de Marnhac (1817-1894), un moment élève de J.-B. Dumas à Paris, fut professeur de chimie à l'université de Genève ; il deviendra un chimiste de renom.

teur Jean Cousin. Jean Le Royer s'était réfugié à Genève pour fuir les persécutions religieuses et y pratiquer en toute liberté « les doctrines de la Réforme ». Il y mourut en 1580. Ses descendants, presque tous « hommes distingués dans la pharmacie » – on compte au moins une dizaine de potards –, formèrent une sorte de dynastie. Dès 1616, Abraham, le premier des apothicaires, s'installa rue basse des Allemands, rue très achalandée dans le bas de la ville, à deux pas de la pointe du lac, là où le Rhône le quitte. Jacques-Antoine – celui qui accueillit le jeune Jean-Baptiste – avait reçu son diplôme de maîtrise de pharmacie le 8 juin 1786. À l'arrivée du jeune voyageur, il venait juste d'abandonner l'officine à son fils Augustin qui avait été reçu à la maîtrise le 28 février dernier⁵⁰. On lui offrit le vivre et le couvert. Que lui fallait-il de plus ?

À cinquante-deux ans, Jacques-Antoine Le Royer gardait toujours ses entrées dans la pharmacie en dépit du fait qu'il avait passé les commandes à son fils. Il confia tout de suite au jeune Jean-Baptiste une place de préparateur, la pharmacie manquant d'aides pour les « gros travaux ». À lui tout seul, le jeune Dumas constitua tout le personnel du laboratoire. Très vite les relations du jeune Cévenol avec le clan Le Royer prirent une tournure familiale : il se lia d'amitié avec Augustin, le fils aîné de son « noble maître » de qui il avait toute l'affection ; et, madame Le Royer mère⁵¹ lui manifesta des sentiments presque filiaux. Il les lui rendit bien : devenue quasi aveugle, le jeune Jean-Baptiste lui faisait très souvent la lecture. Dans une lettre à son père, il raconta pour rassurer tout son monde resté à Alès, la belle atmosphère familiale et laborieuse qu'il avait trouvée en arrivant :

« Heureusement que les liens d'amitié qui m'unissent à M. Le Royer, mon noble maître, me permettent de mettre à profit tous les instants de liberté que me laisse le travail de la pharmacie, et de faire usage des instruments du laboratoire, sans gêne ni contrainte. Nous partageons nos travaux, nos plaisirs et nos peines avec la plus parfaite égalité...

« S'il me convient de faire une absence, il me remplace dans tous les détails de la vie. Au sein de sa famille, je trouve une amitié douce et prévenante. Je ne connais dans le monde qu'un seul asyle où pourrait me flatter d'une existence plus heureuse, et cet asyle, vous savez où j'irai le chercher, mon père ! ... »

* * *

⁵⁰ Jacques-Antoine Le Royer (1765-1826), Augustin Le Royer (1793-1863). J.B.G. Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, Genève, J. Jullien, 1892, t. 6.

⁵¹ Marguerite Soret, madame Le Royer mère, mourut en 1848.